

LE PÈRE PEINARD

RÉFLECS D'UN GNIAFF



Abonnements :

Un an, 6 francs.

6 mois, 3 francs.

3 mois, 1 franc 50.

Un numéro tous les dimanches

Bureaux : 16, Rue du 4-Septembre, Paris

LA REVANCHE DES MINEURS

Ca chauffe !

Ça a éclaté tout d'un coup, comme une bombe, sans qu'on s'y attende.

On sentait bien quelque chose dans l'air ; la liquidation de la foire du Champ-de-Mars devant foutre dans la rue un tas de bons bougres qui allaient se trouver sans turbin, puis le froid rappiquant, tout ça me faisait dire : un de ces quatre matins y aura du grabuge.

Et y a pas que moi, nom de dieu, tout le monde savait qu'un de ces jours il se passerait des machines très bath, un remuement épastroillant, faisant voir qu'on n'est pas des avachis. Quelque chose, comme qui dirait le premier acte du chambardement général.

Mais, chouette les aminches ! Ça commence plus vite qu'on n'osait l'espérer.

Ah foutre, c'est pas des pisses-froid, les mineurs du Pas-de-Calais. Ils peuvent être fiers de l'exemple qu'ils donnent à tous les bons bougres.

Après avoir été calmes comme des prisonniers a qui on a foutu la camisole de force. Après avoir été soumis et aplatis, à tel point que leurs singes se foutaient carrément de leurs fioles, les faisant turbiner le double sans les payer plus qu'avant.

Après avoir laissé farfouillé par les exploiters dans la caisse de secours, ou c'était les mineurs et rien qu'eux, qui crachaient la belle galette. Après avoir souffert que les pauvres vieux qui ont usé leurs carcasses dans la mine soient plus maltraités que des chevaux foutus à la réforme. Après avoir enduré que les malheureuses compagnes des camaros morts à la peine, soient jetées hors des corons comme des chiennes galeuses.

Après s'être laissés faire sans se rebiffer, toutes les saloperies, toutes les dégoutations, toutes les mistouffles. Après tout cela, les esclaves noirs qui ne veulent plus crever pour enrichir quelques charognes relèvent enfin la caboche, et se dressent furieux devant les maîtres. Le feu qui couvait se déclare.

Oh ! Le Père Peinard le sait foutre bien ! Il ne suffit pas de se croiser les abattis, sous prétexte de faire grève, — il faut aussi, nom de dieu, montrer qu'on a du poil et qu'on est décidé à tout pour réussir quand même.

Y en a eu des tas et des tas de grèves ! Elles n'ont pas changé grand chose à la situation des bons bougres.

Quoique ça, elles ont eu leur utilité tout de même, nom de dieu ! Elles ont fait voir à ceux qui voulaient prendre des gants et y aller en douceur, que de cette manière on n'arrive à rien.

On perd son temps et on se laisse foutre dedans. Faut être énergiques, milles bombes, car y a pas la moindre bricole à attendre de la bonne volonté des

des bourgeois. Ces salops-là sont des bêtes féroces, — y a pas à discuter avec eux !

Tout ce qu'on peut obtenir en étant bien sages, c'est des promesses. Et turellement, elles durent juste le temps qu'il faut pour donner aux gendarmes et aux troubades le temps de rappliquer, pour défendre les carcasses des patrons et leurs propriétés.

Les promesses et les coups de fusil, c'est les deux seules choses dont les bourgeois ne soient pas avares.

On vient de le voir dans le Pas-de-Calais.

Après avoir eu l'air d'accoucher de quelques concessions, les crapules de patrons dès qu'il se sont sentis les plus forts sont devenus plus arrogants et plus salops. Et s'il n'y pas eu encore de coups de fusils, faut pas leur en savoir gré.

Mais, y a pas, les mineurs sont des gas à poil. Rien qu'à la force énergique dont ils maintiennent leurs premières réclamations, on voit tout de suite de quoi il retourne.

Et nom de dieu, si je ne me monte pas le job, j'entrevois saus être prophète, ce qui va se passer.

D'abord, les mineurs vont comprendre que nommer des délégués, c'est de la foutaise. Faut faire ses affaires soi-même, à peine d'être salement roulés. Les délégués, c'est trop facile à contenter : on leur promet tout ce qu'ils veulent, ils sont toujours bien reçus, les autorités sont polies avec eux.

Ils en sont épatés eux-mêmes, au point qu'ils oublient la mission qui leur est confiée. C'est à ce

moment, qu'on leur serine d'être bien gentils : « Voyons, les patrons et les ouvriers sont faits pour s'entendre... vous êtes intelligents, vous autres... comprenez la situation, nous ne demandons pas mieux que de nous ruiner pour les ouvriers, mais nos traités nous tiennent. Soyez sages... on pensera à vous... quant à vos camarades, plus tard, quand ils auront repris le travail on verra... plus tard... Surtout pas de brutalité, recommandez le calme... »

Si bien que les délégués sont emberlificottés et en viennent à se demander si c'est pas les ouvriers qui ont tort. Puis ils se figurent qu'ils sont de gros personnages ; ils la font à l'importance. Des fois même, ils se laissent acheter par les patrons avec des promesses de places et de protections.

Mais quasiment toujours, ils coupent dans les babilvernes qu'on leur raconte. Ils prennent les promesses comme argent comptant. De sorte que l'influence des patrons leur enlève leur nerf, — et soit qu'ils se laissent pincer au coup de la trahison, soit qu'ils coupent dans les boniments, ils prêchent la résignation et la lâcheté.

Aussi, nom de dieu, m'est avis que les bons bougres feront bien de se passer de délégués et de ne pas s'amuser à de pareilles couillonades.

Ils ont un fameux exemple à donner aux prolos des autres patelins, et ils accoucheront de quelque chose de plus sérieux. Il ne faut pas, foutre, que la grève tourne en eau de boudin.

C'est pas la peine, mille tonnerres, de se serrer le

ventre et d'augmenter sa mistoufle ; ça ne sert à rien de diminuer la maigre ration des gosses, pour rien changer à notre vie de misère.

Faut obtenir un résultat, sacré pétard ! Et pour ça faut pas faire les yeux doux aux exploiters. Ces salops-là ont le trac, ils sentent que l'heure de crever va bientôt sonner, et pour la retarder ils sont prêts à toutes les crapuleries,

Conséquemment faut pas se laisser surprendre. Les aminches, gare à vous, si vous donnez à vos singes le temps de dire ouf !

*
**

Les bons fieux du Pas-de-Calais commencent la danse ; ils out soupé d'être esclaves, c'est trop longtemps crever, ils veulent vivre, nom de dieu.

Or, c'est pas seulement dans le Pas-de-Calais que les prolos subissent la mistoufle la plus épouvantable. Partout les exploiters qui s'engraissent comme des porcs, sans rien foutre de leurs dix doigts, sont des voleurs et des assassins.

De sorte qu'il y aurait un chouette moyen de prouver aux mineurs de Lens que les bons bougres des autres patelins ont du poil aussi : ce serait de profiter de l'occase pour faire du chabanais.

Y a rien de tel pour foutre la frousse aux richards ! S'ils voyaient les types de Roubaix, de Nantes, de St-Etienne, et de bien d'autres patelins se mettre en grève au même moment qu'il y a des aminches de soulevés à côté,

Ah ! tonnerre de nom de dieu, ce serait bougrement chouette. Ça serait la fin de la fin !

En même temps faudrait être tout à fait à l'œil. Pour plus être volés, il n'y a qu'un moyen, c'est de profiter de tout ce qu'est sur la terre : les frusques, la piaule, la boustifaille et tout le diable et son train — tout ça revient de droit aux pros.

A QUI LA CHAISE ?

Les jean-foutres de l' Aquarium ne sont pas encore réunis que, déjà, ils se préoccupent...

De quoi, à votre idée ? De la misère du populo ? De la grève des pauvres mineurs de Lens ? Des déchards qui vont se trouver sans turbin une fois l'Exposition fermée ?

Ah ! bien oui : ils s'en foutent un peu. Est-ce que ça les intéresse, ces cochons-là, de savoir si les pauvres bougres qui ont été assez simples pour les nommer députés ont suffisamment de pain sur la planche pour ne pas crever ?

Pour ces bouffe-galette, la grande, l'unique question du moment est de savoir quel est le salop qui décrochera la présidence de la Chambre.

Dame, c'est que la place est bath aussi, je vous fous mon billet que les concurrents ne manquent jamais.

Il y a d'abord ce vieux dindon de Floquet qui voudrait bien redevenir président comme avant son ministère.

Il se dit qu'on lui doit bien ça pour avoir fait assommer les terrassiers parisiens et les femmes des grévistes d'Alassac.

Il y a aussi Clémenceau qui a attrapé une jaunisse incurable à force de voir les ministères et les présidences lui passer devant le nez.

Il y a aussi ce vieux matou de Léon Say, un aligneur ds

chiffres très gobé des bourgeois parce qu'il s'efforce de prouver par $A > B$ que les pros doivent toujours rester les esclaves des richards.

Il est surtout ami comme cochon avec ce salopiot de Rothschild (21 rue Laffitte, faut pas oublier l'adresse). Le roi des grinches veut absolument que son copain Léon Say soit président de l' Aquarium ou, pour le moins, ministre des finances. Ça lui sera plus commode pour barbotter dans les fonds ds l'Etat. Et comme c'est de Rothschild que dépend le succès du prochain emprunt qu'on est en train de mijoter, il est clair comme lumière électrique, qu'on ne le contrariera pas.

Du reste, ce n'est pas dans les habitudes des jean-fesses de l' Aquarium. Est-ce que tout ce sale monde ne patauge pas ensemble dans les mêmes eaux grasses ?

En attendant, c'est Méline, le président de la dernière session, qui fait une sale gueule en voyant ses confrères se montrer aussi peu frères et aussi... rosses à son égard.

C'est toujours rigolo de voir les bourgeois se chamailler autour de l'assiette au beurre. S'ils pouvaient se dévorer une fois pour toutes ! mais, il n'y a pas de danger, ils sont bien trop feignants !

DROLE DE MÉCANICIEN !

Dans les endroits sales de mon quartier, dans ces coins déserts où l'on s'arrête parfois un instant quand le capuchon du sergot ne pointe pas à l'horizon, on peut voir encore, sur les murs lézardés, des machines de papier pas propres du tout, où les yeux épatés peuvent lire :

JULES JOFFRIN

Vice-président du Conseil municipal

OUVRIER MÉCANICIEN

Ça n'a l'air de rien, pas? cette babiole, eh bien! moi, ça me fout en rage!

D'abord, parce que le Joffrin a eu le toupet de se dire ouvrier mécanicien, alors que depuis les temps les plus anciens il vit absolument de cette sale chose qu'on nomme la politique; ensuite parce qu'un tas de gourdiflots se sont laissés piper par cette effrontée couillonade.

C'est comme qui dirait Sa Jeanfoutrerie III, qui palpe à ne rien faire 3,333 fr. par jour, gribouillant sur ses cartes de visite :

CARNOT

Président de la République

OUVRIER MENUISIER

Nom de dieu! je ne connais pas l'opinion des gas du faubourg Antoine sur le successeur du vieux grigou de Mont-sous-Vaudray, mais j'ai idée que si le bâton de Zan qui se racornit à l'Elysée s'avisait jamais de mendier leurs suffrages en se donnant comme un copain de rabot, les bons bougres du vieux faubourg auraient vite raison de sa raideur de Saint-Sacrement.

Quelles pochetées, tout de même, que ceux qui ont voté à Clignancourt pour l'ouvrier mécanicien qui vice-préside la Volière municipale!

Oh oui, tout ça me met à cran! Parce que je me dis que quand cette hure de sanglier ira échouer, grâce à la protection de son copain Jules Ferry, à la Triperie sénatoriale, il y aura peut-être encore des gourdes qui s'obstineront à dire que c'est toujours un mécanicien, ce galeux ruminant qui tient aussi de l'espèce porcine!

Bon Dieu! c'est déjà joliment dégueulasse, de se donner de gaieté de cœur des Constans et des Mermeix, mais il me semble pourtant que si j'étais assez gniolle pour y aller de mon torche-cul, j'aurais, sinon la sagesse, du moins la pudeur de ne pas désigner pour mon bouffe-galette, le marsouin qui n'a jamais foutu les pattes à l'atelier que pour rouler les turbineurs et mendigotter leur confiance.

Décidément, la bêtise des Joffrinards, c'est comme l'im-mensité, ça n'a pas de limites....

Cré nom de dieu que je suis à cran!.....

LES AFFICHES DU PÈRE PEINARD

Elles ont fait leur petit effet partout, et foutre je pense bien qu'elles auront contribué à faire germer dans la caboche de plus d'un bon fieu de bonnes idées. Je m'étais bien promis de n'en pas reparler, mais nom de dieu quand on a l'occase de tirer les oreilles à un sale moineau, faut pas rater le coup.

A SAINTE-FLORINE dans la *Haute-Loire*, y en a eu de collées, ainsi que dans un tas de petites communes des environs. Partout elles ont été bougrement gobées par le populo. Seulement comme elles n'étaient pas faites pour donner à rigoler à tous les sales richards et aux réacs, y a le maire d'une petite commune qui s'est foutu pour la circonstance dans une rage infernale.

Et notez bien, que ce bougre de mufle se dit radical. A l'entendre, il dégotte la Tour Eiffel comme radicalisme, — en revanche il est tout petit-petit socialiste.

L'animal est allé réquisitionner les gendarmes et a fait râcler les affiches, parce qu'elles disaient de trop chouettes vérités au peuple.

Faut vous dire que quoique radical le mossieu est bougrement jésuite. Il gueule tant qu'il peut qu'il faut séparer l'église de tous les Etats. Et pour prouver qu'il est bougrement convaincu de ce qu'il dit, il fait rappliquer dans sa commune toutes les nonnes et tous les sacs à charbon environnants.

Eh! foutre! On est radical ou on ne l'est pas.

M'est avis qu'il pourrait lui en cuire, car nom de dieu, les bons zigues des campluches comme ceux de la ville ne seront

pas tout le temps disposés à se laisser faire la barbe par ces sales rossards.

Dans d'autres patelins ça aussi très bien marché.

A BREST, les copains avaient accouché d'une affiche chouette galbeuse. Un camaro s'était foutu candidat pour la foorme. Ah ! nom de dieu, il en a vu de toutes les couleurs. Tous les candidats pour de vrai lui en voulaient à mort.

Songez donc, il leur faisait une sacrée concurrence : mou-chard, vendu, fou, en outre des menaces de mort ! Tout ça lui dégringolait sur le poil, — pas besoin de vous dire qu'il ne s'est pas foutu au pieu pour si peu : Les types en question crachaient en l'air et ça leur retombait sur le pif.

Ce qui les foutait dans une si grande rage c'est qu'ils se voyaient dans de sales draps :

Dans la première circonscription qui comprend Brest, les faubourgs, plus six communes voisines, sur 21729 inscrits y a eu 11.493 votants.

Ce qui fait 10.236 bons bougres qui ne se sont pas dérangés pour la couillonnade électorale.

Y a eu repiquage au truc ; alors au ballottage ça a encore baissé : y avait plus que 1093 votards, ce qui faisait 10826 abstentionnistes.

Dans l'autre circonscription ça a été encore plus bath ! Sur 13787 inscrits ; il y a eu 6,634 votards. De sorte que le chiffre de ceux qui ne se sont pas dérangés est plus fort que celui des votards. Y en a eu 7.153 !!

Pourtant y avait une collection de candidats très épatante. *Primo*, un révisionniste - républicain - radical - socialiste - clérical. — *Deuxièmo*, un royaliste-révisionniste. — *Troisièmo*, un opportuniste-radical-anti-clérical et de plus officiel.

J'ai pas besoin de dire aux copains que ces jean-foutres avaient oublié de coller sur leurs affiches l'étiquette qui leur va le mieux : celle de fumiste.

A GOUBRAYA, un petit patelin de l'Algérie, ça a été plus chic encore.

Sur 68 électeurs, il ne s'est pas présenté un seul type, de sorte qu'il n'y a pas eu de bureau, et la chaise percée est restée toute la journée seule dans la salle de vote, la fente bulletineuse béant lamentablement au plafond.

Si ça continue, — et ça continuera, foutre ! — il arrivera sous peu que seuls les aspirants bouffe-galette se serviront du papier officiel.

Et ça sera drôle, quand il y aura plusieurs candidats en présence ! Quand il n'y en aura qu'un, naturellement ça sera tout simple : il se sera élu tout seul.

Mais quand y en aura plusieurs, il y aura de quoi se tordre !

Le *Père Peinard* conseillera de prendre le plus gourdislot de tous. Qui sait ? ça sera peut-être le moyen de rendre abstentionnistes jusqu'aux aspirants-dépotés.

Dans cette conjoncture, il n'y aurait guère que Joffrin pour accepter ce témoignage officiel de crétinisme !

LA DÉVEINE D'UN CANDIDAT

Il méritait bougrement d'être élu le sale type dont je vais vous conter les mistouffles. C'est pas la peine de se foutre candidat, d'endurer sans rechigner tous les avaros, pour aboutir à un fiasco.

Aussi je vous assure bien qu'un candidat des Ardennes, jean-foutre nommé Auffray doit être à cran d'épatante façon.

Y a de quoi aussi ! Imaginez-vous qu'au moment de la période électorale une floppée de bons bougres d'un petit patelin de là-bas qu'on appelle Vieux-Vallerand s'étaient foutus dans la caboche de faire brûler le salop ; à la même sauce qu'un cochon gras.

Je ne sais pas, nom de dieu, comment les gas s'y étaient pris ; toujours est-il qu'ils n'y allaient pas de main morte. C'est un canard bourgeois qui m'a appris l'histoire.

Auffray et une bande de ses aminches avaient appliqué à Vieux-Vallerand, turellement pour monter le bourrichon au populo de l'endroit. Ça a mal tourné pour les commis-voyageurs en députation et pour leur patron : une bande de chouettes types leur est tombée sur le casquin et leur a frictionné les côtes d'importance.

En plus de la tatouille aux petits oignons, ils voulaient leur roussir la couenne ; probable qu'ils trouvaient les animaux assez gras et bons pour être salés.

Quant à bouffer de leur carne, c'est une autre paire de manches ! J'en suis foutre pas. D'autant plus que la chair de bourgeois doit être bougrement fadasse et que je craindrais qu'elle ne m'empoisonne.

Paraît qu'il y avait une tripotée de belgicos qui pour la circonstance ont donné un rude coup de main aux Français. Ça part d'un bon naturel ! C'est pas parce qu'ils sont nés dans un village à côté qu'ils doivent être nos ennemis.

Les belgicos en question étaient marioles. Ils comprenaient que tant qu'il y aura des patrons et des gouvernants dans un patelin, il sera bougrement difficile qu'il y en ait pas dans le patelin d'à côté.

Or donc, nom de dieu, comme il faut commencer par un bout, ils donnaient un coup de main aux Français, sachant que si leur voisin foutaient à cul leurs sales gouvernants, ça ferait autant de bien aux français qu'aux belges.

Mille tonnerres, je connais bougrement de types qui mettraient bien deux ronds pour qu'on fasse roussir tous les bouffe-galette !

QUESTION D'AVENIR

Un lecteur m'envoie la babillarde suivante :

Monsieur le *Père Petnard*,

Lecteur assidu de votre journal, je dois vous dire que j'y trouve une foule d'excellentes choses : j'en approuve même entièrement l'esprit.

Mais ce que j'approuve moins, c'est la forme qui me semble un peu trop grossière.

Une autre objection : vous dites bien qu'il ne faut plus de gouvernement ; vous avez sans doute vos idées sur la forme de la société au lendemain d'une révolution, car je ne puis croire que tout pourrait marcher *au petit bonheur*. Désirant sincèrement m'instruire sur ce point, je vous prie d'en dire un mot dans votre prochain numéro.

Agréez, etc.

Eh bien, voilà un zigue qui me botte. Il a peut-être encore quelques préjugés (d'après ce qu'il me dégoise au sujet de mon langage), mais il discute et cherche à s'éduquer.

Eh bien, mon fiston, je vais répondre à tes deux questions.

Tu trouves mon langage grossier : pourquoi ? Parce que tu es habitué à dégoiser l'argot des gens dits comme il faut.

Si tu avais un peu plus vécu, tu saurais que chaque patelin, chaque société, chaque profession a son argot spécial. Pourquoi le mien qui est celui de la grande foule travailleuse qui ne cherche pas midi à quatorze heures, t'offusque-t-il plus que les saloperies d'un Catulle Mendès ?

N'oublie donc pas, mille bombes ! que je suis un bouiffe, et un bouiffe ne parle pas comme une vieille moule d'académicien,

Tiens, les ratichons gueulent bien en latin, les salopiots d'huissier écrivent dans un jargon que personne ne comprend, des types rigolos veulent nous apprendre le volapük, des littérateurs décadents nous abrutissent de mots biscornus et le populo n'aurait plus le droit de penser et d'écrire dans sa langue !

Ah ! merde, alors.

Tu ne réfléchis donc pas qu'une grande partie de mes lecteurs prennent mon canard parce qu'ils sont contents de voir un turbineur dire sans mignes, et sans grands mots ce qu'il a dans la caboche ?

Les bourgeois ont toujours cherché à abrutir le populo afin de mieux l'exploiter. De pauvres bougres qui n'ont pas eu les

moyens d'aller user les culottes sur les bancs des écoles et qui ne demanderaient pas mieux que de s'instruire, sont tout découragés lorsqu'ils trouvent les canards et les bouquins remplis de grands mots qu'ils ne comprennent pas.

Un grincheux a traité une fois mon style de *Zolatique*. Eh ! foutre, je n'en suis pas humilié ; je crois que, tel qu'il est, il fera entrer dans la caboche des pauvres bougres plus d'idées qu'un style abstrait ou embêtant.

Quant à la seconde question, j'y arrive dare dare.

Plus on va, plus les gouvernements perdent de leur influence, sur nos petites affaires. Dans les premiers temps où l'homme existait, les grosses légumes foutaient leur nez partout, y avait pas moyen de faire un pas sans permission, quant à manger sa soupe, fallait attendre des ordres.

Mais petit à petit, les bons bougres se sont dit : « Je ferais telle chose mieux que le gouvernement. » Donc on arrivait à se passer de son intervention pour quantité de bricoles.

Au fur et à mesure que l'intellect venait au populo, on a réduit les fonctions des gouvernants — aujourd'hui on ne les laisse plus aussi facilement qu'autrefois farfouiller partout.

Plus ça va, plus l'Etat perdra de son influence, jusqu'à ce qu'on se passe tout à fait de lui. Et nous y marchons bougrement plus vite qu'on ne croit !

Et sais-tu ce qui nous y aide beaucoup ? C'est les progrès épatants qu'ont fait comme disent les philosopheux, toutes les branches de l'activité humaine.

C'est-à-dire que toutes les professions, toutes les sciences en s'élargissant sont devenues si compliquées qu'il est désormais impossible à un type ou à une collection d'individus de les diriger.

Non, pas plus Carnot que Badingue, ou un parlement, ne sont à même de donner l'impulsion aux *vrais* rouages de notre machine sociale. Tout ce qu'ils peuvent faire, sous prétexte de les faire mieux marcher, c'est de les détraquer.

Crois-tu que la politique et les corps politiques soient utiles à la vie d'un peuple ? Allons donc ! on peut se passer d'Acquarium, de Triperie Sénatoriale, de présidents et de minis-

tres tout autant que de punaises et de ratichons. Mais on ne peut pas se passer de menuisiers, de maçons, de bouiffes, de tailleurs, de bouchers, etc.

Voilà les groupements qui, s'organisant, se dirigeant eux-mêmes, sans être emmerdés par des préfets ou des ministres feront vivre — et plus chouettelement qu'aujourd'hui — la société au lendemain de la révolution.

Plus de parasites, tout le monde turbinant gentiment sans se fouler : liberté et solidarité des groupes, voilà qui sera un peu plus bath que la république de Constans.

Des types ont appelé cela *fédération économique*. Le Père Peinard qui ne tient pas aux grands mots, te laisse libre de donner à cela le nom que tu voudras : pourvu qu'il ait la chose, il se fout carrément du nom.

COUPS DE TRANCHE

— Dis-moi mon homme, pour qui que t'as voté ?

— Je sais pas, moi !

— Comment tu sais pas, voyons tu sais bien pour qui t'as voté ?

— Mais non je sais pas... puisque le vote est secret... je peux pas savoir.

M. DUGOURDEAU A LA RECHERCHE DU MEILLEUR DES GOUVERNEMENTS

AU LECTEUR

Ça y est, les aminches ! Décidément, me voilà passé entrepreneur de romans : ce que cette vieille moule de Xavier de Montépin va faire une gueule en face de ma concurrence !

Une floppée de bons bougres m'ont fait savoir que le flanche précédent : *Le Musée des horreurs* les avait bottés et m'ont engagés à leur en servir du même tonneau.

Vous savez, les fistons, j'ai encore la patte un peu lourde : ça change de manier la plume ou le tranchet ; quand j'aurai pondu seulement une douzaine de romans, je défie bien Emile Zola de me dégotter.

I

Dans la petite ville de Concarneau, — rien du président de la république, — vivait, il n'y a pas bien longtemps, un bougre pas mauvais du tout, mais profondément abruti par la lecture du *Petit Journal*.

Il s'appelait Dugourdeau (Alcindor Gédéon), était âgé de 49 ans et s'était ramassé pas mal de galette dans la pêche à la sardine, l'élevage des huîtres (que les académiciens baptisent ostréiculture) et la confection des harengs saurs.

Son âme était candide, son érudition ordinaire et son tempérament vigoureux. Son appétit était comme son tempérament : il bouloittait à son déjeuner quatre douzaines d'huîtres, un poulet ou une omelette de douze œufs. En sortant de table, il était ordinairement philanthrope et plaignait les malchanceux, qui reflent la comète, vivent d'eau claire et ne connaissent les bons plats que pour les avoir reluqués derrière la vitrine d'un pâtissier.

(A suivre).

PETITE POSTE. — G. Orléans. — B. La Machine. — M. Toulon B. Toulouse. — B. Arest. — G. Brest. — J. Reims. — P. Roubaix. — R. Berre. — M. Terrenoire. — F. Amiens. — F. Gourraya. — L. Bordeaux.

L'imprimeur-Gérant, WEIL,
Imp. spéciale du *Père Peinard*, 120, rue Lafayette. — Paris.

VENTE EN GROS DU **Père Peinard**

11 rue du Croissant — PARIS

LA RÉVOLTE, communiste-anarchiste
Hebdomadaire, Supplément littéraire tous les quinze jours.

L'ATTAQUE, organe anarchiste
Hebdomadaire — 2 centimes le numéro.

LE DRAPEAU NOIR, organe anarchiste
Paraissant tous les quinze jours — 5 centimes le numéro
58, rue du Moulin Saint Josse ten Noode
Bruxelles (Belgique)

Adresser toutes les correspondances concernant le **PÈRE PEINARD** au nom de l'Administrateur, 16, rue du 4-Septembre — Paris.

Les nouveaux abonnés recevront gratuitement tout ce qui a paru du **PÈRE PEINARD**.